



HAL
open science

Traduction "Un voleur dans la nuit. Histoires de féminisme dans les années 1970 au Centre for Contemporary Cultural Studies"

Patrick Farges, Anne Isabelle François, Charlotte Brundson

► **To cite this version:**

Patrick Farges, Anne Isabelle François, Charlotte Brundson. Traduction "Un voleur dans la nuit. Histoires de féminisme dans les années 1970 au Centre for Contemporary Cultural Studies". *Poli - Politique de l'Image*, 2023, 15. halshs-04048237

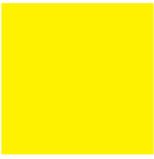
HAL Id: halshs-04048237

<https://shs.hal.science/halshs-04048237v1>

Submitted on 27 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Un voleur dans la nuit. Histoires de féminisme dans les années 1970 au Centre for Contemporary Cultural Studies

A Thief in the Night: Stories of Feminism in the 1970s at CCCS

Charlotte Brunson
University of Warwick
c.m.brunson@warwick.ac.uk

I

C'était une vérité reconnue par toutes celles qui étudiaient au Centre for Contemporary Cultural Studies¹ (CCCS) de l'Université de Birmingham dans les années 1970 qu'aucune femme n'y avait jamais achevé son doctorat². Et que ce n'était pas prêt d'arriver, grommelions-nous, pour peu que le sujet de thèse fût situé hors des domaines de l'espace public, de l'État et de la classe ouvrière masculine – pré carré et zone de confort des garçons. Et cela ne tenait pas non plus à l'absence de femmes en cycle doctoral. Les doctorantes au CCCS travaillaient sur des sujets comme les magazines féminins, les subcultures de filles, l'amour romantique, les *comics* pour filles ou la culture des femmes de classe ouvrière, pour n'en citer que quelques-uns. Bien que des recherches aient été poursuivies sur ces sujets, il me semble, rétrospectivement, que beaucoup plus de temps était en fait consacré à essayer de déterminer en quoi consistait un travail intellectuel féministe et comment il se rattachait aux projets compris comme relevant des *cultural studies*. Je souhaite ici proposer une cartographie de cet ensemble de relations délicates et non résolues, en me référant en particulier au compte rendu qu'en a donné Stuart Hall lors du congrès de 1990 dans l'Illinois (Hall, 2017 [1992]).

1 *N.d.l.r.* : Charlotte Brunsdon fait référence à cet article dans un court texte, « On Being Made History » (2014), au sein duquel elle discute les réponses que ce dernier a suscitées.

2 L'Université de Birmingham a informatisé ses archives en 1984. Elle ne conserve que les dossiers des personnes ayant obtenu leur diplôme dans les années 1970 – dans le cas qui nous intéresse, les personnes ayant obtenu leur doctorat – et des personnes ayant prolongé leur inscription après 1984. Le Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) a fusionné avec le Département de sociologie en 1987 pour devenir le département de *cultural studies*. D'un point de vue administratif, avec ce changement, les *cultural studies* sont passées de la Faculté des Arts à la Faculté des Sciences Sociales. Les dossiers des personnes inscrites en doctorat mais qui n'avaient pas terminé leur thèse ou obtenu une prolongation d'inscription, n'ont pas été conservés au cours de ce transfert. Dans mon article, tous les chiffres et analyses proviennent donc de l'examen des registres portant sur les cohortes doctorales de 1970 à 1984, ainsi qu'après l'informatisation de 1984. Bien que Hazel Downing ait été considérée comme la première femme inscrite au CCCS à avoir obtenu un doctorat (en 1981), pendant la période d'existence du *Women's Studies Group*, les dossiers montrent que Margaret Marshment avait en fait déjà obtenu un doctorat en 1977.

Je remercie Ann Gray pour son aide dans la collecte de ces données.

N.d.T. : l'autrice varie dans son ouverture la célèbre première phrase du roman *Orgueils et préjugés* de Jane Austen : « C'est une vérité universellement reconnue qu'un célibataire doté d'une certaine fortune est nécessairement à la recherche d'une épouse » (trad. Laurent Bury, Paris, Garnier-Flammarion, 2009, p. 37).

II

Stuart Hall a toujours pris grand soin, dans les textes où il réfléchit à son implication dans les *cultural studies* telles qu'elles se sont développées à Birmingham, de ne pas les récupérer à son compte ni, non plus, de prétendre que le domaine d'étude tel qu'il s'est institutionnalisé (ou semi-institutionnalisé) dans le monde universitaire anglophone international, serait originaire de la région des West Midlands. Invité à s'exprimer, en tant que représentant du Centre de Birmingham bien évidemment, il a systématiquement répondu par des récits de déplacement et de transformation : au lieu de livrer un récit attendu qui aurait porté sur « ce que nous avons fait et pensé à Birmingham », il a préféré décentrer la perspective pour proposer une analyse des conditions politiques et intellectuelles dans lesquelles se sont développées des pratiques particulières, tout en prêtant toujours attention au contexte particulier dans lequel il proposait son compte rendu – soit le lieu et le moment conjoncturels. Il n'y a guère que l'office du tourisme anglais pour essayer de faire croire que Birmingham est le cœur de l'Angleterre...

Tout en refusant d'attribuer des certificats d'origine et d'authenticité, Hall a cependant toujours insisté sur la nécessité – et la responsabilité intellectuelle et politique – de bien distinguer entre les différentes positions et approches, plaidant en faveur de certaines plutôt que d'autres. Il a, par exemple, toujours défendu la thèse selon laquelle la position marginale et décalée des recherches en *cultural studies*, par rapport à de nombreuses disciplines plus établies comme les études anglaises, l'histoire ou la sociologie, ne signifie pas pour autant que toute recherche qui ne se situerait pas « dans » une autre discipline serait déjà en quelque sorte des *cultural studies*. Ce n'est pas parce que les premiers travaux en *cultural studies* à Birmingham ont aussi consisté à interroger les frontières et les champs disciplinaires – « pourquoi ne pourrait-on pas poser des questions sérieuses à propos du genre du western, à propos des fanfares ou de l'histoire des bibliothèques de mineurs ? » –, qu'il en résulte nécessairement que les *cultural studies* seraient l'étude de tout ce qui n'entre dans aucune catégorie. « Il n'est pas insignifiant que les *cultural studies* soient ceci plutôt que cela » (*ibid.*, 52) : voilà comment Hall le formule en

1992. Dans le contexte des années 1980 et de l'expansion – largement sous-financée – de l'enseignement supérieur en Grande-Bretagne, ces arguments ont rencontré une résonance particulière, à mesure que les cursus universitaires se modularisaient et notamment que les combinaisons « de ceci et de cela » choisies par les étudiant·e·s étaient officiellement catégorisées comme des *cultural studies*, ce qui paraissait l'étiquette la plus appropriée à nombre d'institutions. De même, aux États-Unis, le démontage-remontage de programmes d'étude dans le domaine des médias, entrepris par des administrateurs soucieux avant tout de réduire les coûts, a parfois été justifié au nom des *cultural studies*. Le British Council également dispose dorénavant d'un programme de financement national : les *British cultural studies*. Cette prolifération institutionnelle de *cultural studies* définies d'un point de vue administratif soulève cependant bien des difficultés pour les chercheurs et chercheuses qui se reconnaissent peut-être davantage – voire sont plus à l'aise – dans la marginalité institutionnelle, mais ce n'est pas ici mon propos.

Stuart Hall, dans ses récits des *cultural studies* à Birmingham qu'il est fréquemment invité à offrir, insiste toujours sur un autre aspect clé. Il en irait non tant des positions à débattre, que d'avoir un débat sur les positionnements. C'est-à-dire le processus même de savoir si les *cultural studies* sont ceci ou cela. Dans l'article publié dans la revue *October*, il écrit :

Mes propres souvenirs de Birmingham sont principalement des souvenirs de débats, de discussions, de disputes, de personnes quittant brusquement la pièce. Les *cultural studies* ont toujours entretenu une relation critique avec les paradigmes théoriques qui les ont vu naître et avec les études et pratiques concrètes qu'elles se sont efforcées de transformer. En ce sens, les *cultural studies* ne sont pas une seule et unique chose, et elles ne l'ont jamais été (Hall, 2017 [1990], 168).

Et dans le volume tiré du congrès de 1990 dans l'Illinois, il précise :

Elles ont toujours été un ensemble de formations instables. Elles n'ont jamais eu de « centre » qu'entre guillemets, et d'une manière particulière que je définirai dans un instant. Elles ont toujours reposé sur des méthodologies et des positions théoriques différentes et concurrentes. Le travail théorique du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS) a été qualifié à raison de « bruit théorique ». Et il s'est accompagné de quantité de mauvais sentiments, de disputes, d'inquiétudes épisodiques et de silences aigris (Hall, 2017 [1992], 52).

Ces deux passages mettent en évidence la pluralité contestée du « ceci plutôt que cela » que sont les *cultural studies*. Une fois de plus, Stuart refuse d'identifier une position unique ou une origine théorique singulière, alors même qu'il évoque une période et un lieu particuliers. C'est précisément sur ce souvenir personnel que je souhaite me concentrer – non pas pour l'arracher à Stuart, qui évite scrupuleusement de se poser en point d'origine, mais parce qu'il offre un éclairage sur ce qui semble souvent manquer dans les théorisations actuelles des *cultural studies* comme étant ceci ou cela. Dans son évocation des portes qui claquent et des silences aigris, Stuart nous rappelle la réalité concrète des désaccords politiques et théoriques. Il arrive en effet que des êtres humains, défendant avec passion des positions différentes, ne puissent trouver un compromis et accepter que tel argument singulier l'emporte sur d'autres. Les personnes sont alors si fâchées qu'elles n'arrivent plus à se parler. Ce fut le cas avec des disputes concernant la question de l'activisme politique, les positionnements par rapport à la culture de la classe ouvrière, le marxisme, la psychanalyse, le structuralisme, le féminisme, l'antiracisme, pour n'en citer que quelques-unes. Par moments, les débats étaient extrêmement passionnés, justement parce que la substance du désaccord mettait en péril le lieu et la forme même de ce dernier, ou parce que les participant·e·s étaient aux prises avec les implications intellectuelles de politiques identitaires émergentes. Pour le dire autrement : si quelqu'un affirmait que la notion de « pratique théorique » ne servait qu'à s'auto-légitimer face à la réalité d'un chômage en pleine augmentation dans les Midlands des années 1970, l'argument contenait en réalité une attaque contre l'institution même dans laquelle il était formulé. De même, si on défendait la position selon laquelle les discours dominants – même oppositionnels – excluaient systématiquement certaines catégories de personnes, alors cela mettait en crise la manière même dont le débat pouvait (et peut encore) être mené.

Je voudrais rappeler brièvement l'une de ces disputes : celle qui porta sur le féminisme au milieu des années 1970. C'est là ce que Stuart a appelé l'une des deux « interruptions » qui se sont produites dans les travaux du Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS). La deuxième interruption qu'il décrit fut celle liée aux questions de race à la fin des années 1970, dont l'impulsion première fut *The Empire Strikes Back* (CCCS,

1982). Il n’y eut, bien sûr, pas qu’une seule dispute au sujet du féminisme, et les personnes qui y prirent part ne furent pas toujours les mêmes. Les étudiant·e·s de troisième cycle arrivaient et repartaient, et pendant plusieurs années, en fonction des différents enjeux, le débat s’enflamma régulièrement avant de retomber pour un temps. La contribution de Helen Butcher, Rosalind Coward, Marcella Evaristi, Jenny Garber, Rachel Harrison et Janice Winship, « Images of Women » (1974), l’article de Jenny Garber et Angela McRobbie, « Girls and Subcultures » dans les *Working Papers in Cultural Studies* (1975), *Resistance through Rituals* et la revue *Women Take Issue* en 1978, marquent chacun l’un de ces moments de remise en question dans ce débat plus large. Je ne prétends aucunement que la façon dont je choisis de raconter cette histoire est la seule possible et qu’elle ferait autorité. Mais nous ne disposons actuellement quasiment que du seul témoignage de Stuart lui-même, qui, décrivant « où et comment le féminisme a fait effraction », se livre à une description profondément choquante – en particulier venant de la part d’un spécialiste de Henry James. Voici en effet ce qu’il écrit : « comme un voleur dans la nuit, le féminisme a fait irruption ; a fait interruption, a fait un bruit inconvenant, s’est emparé du temps, a chamboulé les *cultural studies*³ » (Hall, 2017 [1992], 60). Il s’agit de la description faite en 1990 lors du congrès dans l’Illinois. À ma connaissance, il n’existe pas d’autre compte rendu explicite du débat, à l’exception de l’« Introduction » au volume *Women Take Issue*, que Stuart a par ailleurs qualifié de moment clé dans son récit. Je suis pourtant d’avis que les arguments du débat se trouvent également dans les articles et livres publiés au cours des années 1980 par certaines des personnes qui y ont pris part. Des articles et des livres qui ont été en partie reconnus mais qui ont aussi souffert d’un manque de reconnaissance : ceux de Lucy Bland (1983), de Rosalind Coward (1983), de Dorothy Hobson (1982), d’Angela McRobbie (1991), de Frank Mort (1987), de Chris Weedon (1987) et de Janice Winship (1987). La liste n’est en rien exhaustive. S’il y a donc bien eu une première phase de rencontre entre le féminisme et le CCCS, débutant peut-être en 1973-1974, le point d’aboutissement en est, selon moi, le volume d’Angela McRobbie et Trisha McCabe, *Feminism for Girls* (1981), qui, dans son

3 « *how and where feminism first broke in: as the thief in the night, it broke in; interrupted, made an unseemly noise, seized the time, crapped on the table of cultural studies* » (Hall, 1992, 282).
N.d.T. : « *crap on the table* » signifie littéralement « chier sur la table ». La traduction de Jacquet est ici trop euphémistique.

utilisation conjointe des termes « féminisme » et « filles », suggère déjà une certaine prise de distance avec les années 1970. Ce livre marque également la fin de la première phase, avec une conscience beaucoup plus affirmée des problèmes que pose la catégorie même de « femme » et la volonté de différencier entre les femmes⁴. C'est en particulier le cas avec l'article de Valerie Amos et Pratibha Parmar, « Resistances and Responses : The Experience of Black Girls in Britain », qui problématise l'ethnocentrisme propre au féminisme de la deuxième vague, entreprise prolongée dans le volume *The Empire Strikes Back* (1982), avec les articles de Pratibha Parmar et Hazel Carby. Autant d'interruptions interrompues.

Je ne considère pas le récit de Stuart comme résultant d'une volonté de se justifier. En effet, si telle avait été son intention, décrire le féminisme aurait alors été stratégiquement étrange dans le contexte du congrès dans l'Illinois. Je comprends ce récit plutôt comme la volonté de contribuer à un projet en cours afin de promouvoir, si je peux le formuler ainsi sans paraître grandiloquente, le changement social. Ce que Stuart décrit, c'est l'écart entre les intentions – encourager le travail féministe au sein des *cultural studies* – d'une part, et les conséquences imprévisibles qui résultent des défis posés au *statu quo* de l'autre. Il s'efforce donc de raconter une histoire exposant la matérialité et la réalité singulières du pouvoir, *i.e.* la façon dont ce dernier reste profondément enraciné dans les syllabus et les esprits, aussi bien que dans les paradigmes théoriques. Il nous rappelle donc que ce que nous considérons comme théoriquement et politiquement désirable est parfois difficile à gérer dans la réalité. On se retrouve alors en terrain glissant, entre, d'une part, les contours clairement définis de ce qu'on appelait alors, en Grande-Bretagne, le « *right on* » (métamorphosé en « politiquement correct » dans un autre régime hégémonique), et, de l'autre, les formulations théoriques contemporaines vertigineuses tant du sujet que du monde social à l'ère postmoderne. C'est donc, à propos d'un cas particulier, une histoire qui décrit les processus difficiles conduisant à accepter des idées qui font à présent partie d'une compréhension commune de ce que sont les *cultural studies*. Qui en effet ne prête pas

4 Si McRobbie et McCabe (1981) marquent la fin de la première phase de rencontre entre le féminisme et le CCCS, alors Franklin, Lury et Stacey (1991) marquent quelque chose de plus que la seconde phase, qui, je pense, est plus justement représentée par des livres individuels comme ceux de Hobson (1981), Coward (1983), Brunsdon (1986), Carby (1987), McRobbie (1991), Mort (1987), Winship (1987) et Weedon (1987). Cela dit, essayer de raconter cette histoire d'un point de vue institutionnel a ses limites.

aujourd'hui au moins une attention symbolique aux questions de genre dans le champ des *cultural studies* ? Or c'est, en partie, parce que cette mutation a bien eu lieu qu'on peut maintenant raconter cette histoire, mais c'est aussi ce qui permet de comprendre pourquoi Hall a choisi de décrire le féminisme comme l'action de « chier sur la table des *cultural studies* ». Cette description de la manière dont certains ont vécu l'irruption du féminisme au sein du CCCS, fait suite, dans le texte, à une discussion théorique où Stuart expose les profits que les *cultural studies* peuvent selon lui en tirer. Il rend ainsi compte de deux phénomènes en même temps, qui portent non seulement sur des arguments théoriques et politiques, mais aussi sur les effets traumatisants de ces arguments, affectant tou·te·s celles et ceux qui ont pris part à ces événements et qui pensaient pourtant être tou·te·s du même côté. Le choix du verbe « chier » (« *to crap* ») permet d'évoquer le scandale qu'a constitué le féminisme des années 1970, rappelant au passage au public des années 1990, qui se comprend comme théoriquement sophistiqué, que le féminisme de la deuxième vague (avec ses nombreux problèmes) fut une puissante force de perturbation, bousculant les esprits au nom des « femmes », tout en exprimant en même temps le profond sentiment de trahison et de rejet ressenti par celles et ceux qui se voyaient pourtant comme des sympathisant·e·s du projet féministe.

La première fois que j'ai lu ce récit, je l'ai immédiatement regretté. J'aurais voulu pouvoir le nier, l'effacer, l'oublier – occulter l'agression qu'il contenait. Il ne s'agissait pas tant de nier que les féministes du CCCS dans les années 1970 avaient lancé un défi de taille aux *cultural studies* telles qu'elles étaient alors constituées à Birmingham, mais de nier que cela s'était vraiment déroulé ainsi. Avoir le beurre et l'argent du beurre féministe (en toute bonne conscience) : me rappeler que nous avons rédigé des documents de discussion, participé à des présentations et développé ardemment des arguments qui attaquaient « les hommes au centre », mais pas que nous avons provoqué des sentiments de trahison et de rejet. Il y aurait indéniablement de quoi faire une analyse sur les fantasmes et le rapport aux pères, mais ce n'est pas ici mon propos. Je préfère esquisser un autre récit des événements, à côté de celui de Stuart, et mettre en lumière d'autres éléments afin de donner une description plus complexe de cette époque et des enjeux du conflit. Il me

semble d'autant plus urgent de le faire que l'agenda du genre est maintenant tenu le plus souvent pour acquis. Ce récit permettra de rappeler à quel point il est difficile de provoquer des changements, même infimes, dans les pratiques et qu'il est de notre devoir de perturber l'évidence tranquille avec laquelle ce que nous pourrions appeler les *cultural studies* théoriques internationales se pensent toujours déjà comme politiquement *chic*, alors que cela ne va pas du tout de soi.

III

Il faut d'abord replacer dans un contexte plus large notre conviction qu'aucune femme n'achevait son doctorat au CCCS de Birmingham dans les années 1970. À cette époque en Grande-Bretagne, prévalait généralement un certain laissez-faire à l'égard de l'obtention d'un doctorat dans les humanités. Aucune femme avant 1977 n'avait terminé son doctorat, certes, mais beaucoup d'hommes ne l'avaient pas terminé non plus⁵. Et pas seulement à Birmingham. C'est donc, dans une certaine mesure, un signe trompeur. Il reste cependant emblématique pour nous, parce qu'il met assez bien en évidence la manière dont les femmes au CCCS comprenaient leur place et envisageaient leur avenir.

Il existait ensuite trois facteurs propres à la recherche au CCCS qui, combinés, rendaient l'achèvement d'une thèse encore plus improbable que pour les autres doctorant·e-s en humanités. Premièrement, un fort accent était mis sur le travail collectif et l'organisation de la recherche par le biais de groupes de travail partageant les mêmes intérêts. En théorie, cela aurait pu être un moyen assez efficace pour mener à bien des recherches, plusieurs membres d'un groupe rédigeant chacun·e sa thèse à partir d'un programme de travail commun. Mais, dans la pratique, les membres des groupes de travail se retrouvaient à développer des recherches qui n'étaient liées que marginalement à leur

5 Le code « (3) » dans les dossiers des doctorant·e-s de l'Université de Birmingham signifie « radié·e après un certain temps ». Sont codés comme tels, entre 1972 et 1975 : Winship, Rusher, Ellis, Clarke, Coward, Daniels, Evaristi, Garber, Greaves, Jefferson, Mansfield, Mellor, McDonough, Brook, Grant, Jeffery, Nice et Schwarz. La plupart de ces noms sont familiers à celles et ceux qui travaillent dans le champ universitaire des *cultural studies* ou dans le secteur de la politique sociale britannique. Parmi ceux qui ont terminé leur doctorat, il y a Richard Dyer et Paul Willis (en 1972), Stuart Laing (en 1973), Ian Connell (en 1976) et Steve Burniston (en 1979). Hazel Carby et Chris Weedon ont toutes deux soutenu leur thèse en 1984, ce qui donne un total de quatre femmes.

propre sujet, et qui n'en étaient que plus attractives. Chaque groupe avait, en outre, son propre cycle de vie organique, au début duquel le projet de recherche était souvent défini ; le moment où chaque nouveau membre rejoignait le groupe pouvait donc en lui-même être significatif. Deuxièmement, bon nombre des personnes qui travaillaient au CCCS se considéraient comme particulièrement privilégiées de pouvoir mener à plein temps un travail intellectuel engagé et politique et, par conséquent, se sentaient investies d'une certaine responsabilité à l'égard de celles et ceux qui l'étaient moins. Ce mandat était compris très différemment selon les groupes et les individus, mais il comportait généralement l'idée qu'il fallait que la recherche soit « disponible », « accessible » voire « utile »⁶. C'est pourquoi la publication des travaux en cours concernant des sujets perçus comme de bien commun, prenait le pas sur la rédaction « individualiste ». L'autre aspect du travail à Birmingham, qui résulte directement de la notion de responsabilité, mais qui a eu tendance à s'incarner seulement aux niveaux local et national, sans participer de l'image internationale de Birmingham comme « point chaud » théorique, a été le fait de la recherche en politiques sociales actives. Des recherches par groupes de travail notamment ont mené de nombreux étudiant·e·s à s'engager sur le terrain ou à poursuivre des carrières dans diverses administrations locales, de politique sociale ou de service public social.

C'est donc seulement le troisième et dernier obstacle à l'achèvement du doctorat qui peut être considéré comme plus classiquement universitaire. Il s'agissait de façonner et de transformer les projets intellectuels inter- et transdisciplinaires des *cultural studies* en un genre universitaire conventionnel : la thèse de doctorat. Mais dans quelle mesure chaque projet devait-il définir son champ et ses termes *ab initio* ? De même, à quoi ressemblerait une bibliographie de *cultural studies* ? Une question posée par Stuart Hall, parmi d'autres. Ou d'ailleurs, à quoi pouvait ressembler une thèse de doctorat en *cultural studies* dans les années 1970 ? Enfin, quelle place serait laissée à la présentation de la recherche après avoir fait la cartographie d'un champ interdisciplinaire et écrit l'introduction théorique ?⁷

6 Denise Riley (1991) décrit l'épanouissement parallèle des groupes socialistes et féministes autodidactes extra-universitaires dans les années 1970.

7 De nombreuses thèses de doctorat, présentées comme des mémoires de maîtrise – par exemple ceux de Hebdige, McRobbie et Hobson – étaient en fait des travaux très importants et, rétrospectivement, leur originalité et leurs résultats n'ont peut-être pas été suffisamment reconnus. On pourrait émettre l'hypothèse

Ainsi, parmi les raisons qui expliquent pourquoi si peu de personnes ont achevé leur doctorat au CCCS – bien qu’elles ont mené à bien d’autres choses, comme des articles, des revues et même des livres – il y avait en premier lieu l’attraction politique et sociale pour le travail collectif, ainsi que la conviction que le travail intellectuel n’était pas seulement entrepris pour obtenir un diplôme. Le fait que, dans les années 1970, les thèses de doctorat ne fussent vraiment pas considérées comme l’aboutissement le plus important du travail intellectuel au CCCS a peut-être occulté l’énorme difficulté qu’aurait représentée la rédaction de nombre de thèses à l’époque. Presque tous les projets doctoraux étaient extrêmement ambitieux, non seulement sur le plan collectif, mais aussi sur les plans théorique et politique. Ils portaient, par exemple, sur le développement de l’éducation publique en Grande-Bretagne ; sur la police, les « agressions » et la théorisation de l’État ; sur les conceptions et compréhensions du patriarcat ; sur la langue et la subjectivité. Mais il me semble aussi qu’il est légitime d’affirmer que chacun de ces facteurs a eu une résonance particulière pour les femmes. Lorsqu’on réfléchit aux relations complexes entre féminité et féminisme, il ne faut en effet pas sous-estimer la séduction liée aux obligations sociales propres au travail de groupe. Pour le dire autrement : il était beaucoup plus aisé de négocier sa position d’intellectuel·le·e au sein d’un groupe qu’ailleurs. Sans même parler de la question fondamentale de savoir si une féministe pouvait (ou devait) être une intellectuelle. Il convient, de fait, de se souvenir ici que « féminisme » et « féministe » n’étaient pas les termes par lesquels le féminisme de la deuxième vague se définissait lui-même. La fin des années 1960 avait donné naissance au « Mouvement de libération des femmes » et c’est donc en tant que femmes et au nom des « femmes », non en tant que « féministes », que les premières mobilisations politiques et intellectuelles furent menées. Si de nombreuses personnes au CCCS et dans le champ des *cultural studies* se posaient la question de leur légitimité, les féministes rencontraient une difficulté supplémentaire : celle de devoir faire face à l’anti-intellectualisme agressif de la majeure partie du mouvement des femmes. La langue, le monde universitaire et la tradition intellectuelle occidentale

qu’il était particulièrement important pour les *cultural studies* de ne pas apparaître comme une matière facile en cette première période d’existence institutionnelle.

étaient-ils masculins ? N'était-ce pas déjà se compromettre que d'accepter de même faire partie de cette institution ?

S'il était difficile d'imaginer à quoi pourrait ressembler une bibliographie de *cultural studies*, il semblait presque impossible d'imaginer à quoi ressemblerait une bibliographie de *cultural studies* féministe. Devait-elle inclure tous les livres féministes de l'époque – il n'y en avait pas beaucoup, et nous dévorions alors tout ce qui existait, de manière transdisciplinaire ? Dans quelle mesure devait-elle se confronter à l'interprétation, à dominante althussérienne puis gramscienne, du marxisme qui prévalait au CCCS ? Devions-nous justifier l'attention aux femmes à travers une théorisation du travail domestique et de la reproduction des relations sociales de production ? À quel niveau de théorie pouvait-on défendre un concept tel que l'« oppression des femmes » ? À quel type de concept avait-on à faire avec le « patriarcat » ? Et devions-nous tout faire nous-mêmes – un double déplacement dans le travail intellectuel – alors que les garçons continuaient à s'occuper de l'État, de la conscience et de l'espace public ? Y avait-il alors deux sphères distinctes de *cultural studies*, l'une « ordinaire » (qui continuait comme avant, sans « interruption ») et une sphère féminine/féministe ?

Le Women's Studies Group du CCCS dans les années 1970 était un étrange lieu de rencontres, regroupant des personnes venues d'horizons divers et poursuivant chacune son propre chemin : des femmes qui s'intéressaient aux recherches sur différents aspects de la culture féminine conventionnelle ; des personnes qui s'efforçaient de théoriser la subjectivité, la sexualité et le genre ; d'autres qui s'engageaient dans des activités militantes ; ou bien qui avaient été dirigées vers ce groupe peut-être uniquement parce que c'étaient des femmes – en plus de tou-te-s celles et ceux qui se trouvaient là tout simplement parce que c'était un endroit convivial. On peut défendre la thèse que le groupe était l'une des têtes de pont pour faire entrer au CCCS les nouveaux mouvements sociaux, les « nouvelles » identités et politiques identitaires de la fin des années 1960 et des années 1970. Si on le conçoit de cette manière – et la métaphore ne vaut que partiellement –, alors des groupes plus établis du CCCS jouaient le rôle de « vétérans », occupant un terrain conceptualisé principalement en termes de classe sociale. C'est du Women's Studies

Group, créé en octobre 1974, qu'a émergé l'embryon de ce qui est ensuite devenu la revue du groupe, qui a produit *Women Take Issue* en 1978, et cette histoire-là est racontée dans l'introduction du livre. Mais c'est aussi de ce groupe qu'est venue la proposition, en 1976, de mettre en place un groupe exclusivement réservé aux femmes. Cette proposition – contestée de manière très véhémente – a été faite à l'occasion de la présentation de fin d'année des travaux du Women's Studies Group au reste des *cultural studies*. Elle était clairement inspirée des pratiques du Mouvement de libération des femmes et de ce que nous appellerions aujourd'hui les politiques identitaires. Un extrait du texte de présentation donne une idée de l'atmosphère qui régnait à cette occasion :

Je voudrais soulever une série de problèmes au sujet du Women's Studies Group et, par conséquent, de questions concernant la place des femmes dans le Centre dans son ensemble. Nous avons conscience que certaines personnes pourraient juger déplacé de soulever ces questions au début d'une présentation. Mais nous voulons tirer profit du principe de l'auditoire captif, parce que cela nous semble être la seule possibilité d'avoir une discussion collective sur cette question au Centre, et non individuellement au *pub*. Nous sommes convaincues que ces questions ont affecté non seulement notre travail, mais aussi celui du Centre dans son ensemble. Cette assemblée nous paraît par conséquent le cadre idéal et approprié pour en débattre tou-te-s ensemble. Ainsi, nous prenons acte du fait que le Women's Studies Group existe bien au sein d'une institution universitaire, et qu'il est constitué de personnes se livrant à un travail universitaire. [...]

Il est incontestable que le groupe remplit une fonction de soutien pour ses membres dans leurs relations avec le Centre. Nous y parlons de nos difficultés en tant que femmes au Centre. Nous avons pu y discuter d'incidents sexistes spécifiques qui se sont produits dans d'autres groupes de travail. Il nous est même arrivé d'y discuter ensemble des moyens de faire face à ce que je considère comme une forme particulièrement oppressante de sexisme : le fait qu'on admette, individuellement, que « les femmes sont opprimées », alors qu'aucun effort collectif n'est fait pour y remédier, ou même pour essayer de comprendre comment cela se traduit dans la pratique. [...]

Le problème suivant est celui qui consiste à se décharger de la « question des femmes » en en faisant la prérogative exclusive du Women's Studies Group... or si l'on comprend vraiment la nature profonde des enjeux soulevés par la « question des femmes », alors il devient impossible de s'en décharger ainsi. La notion d'un Women's Studies Group qui « boucherait les trous » d'une analyse déjà existante et dont la présence publique se limite à un simple « *quid* des femmes ? » devient absurde. Il est fondamental pour tout le travail intellectuel effectué au Centre que le mouvement des femmes, et le Women's Studies Group en tant que partie prenante de ce mouvement, définisse ses propres problématiques.

(C. B. pour la présentation du *Women's Studies Group*, juin 1976)

Nous gagnâmes alors le droit de nous réunir en groupe de femmes fermé. Stuart apporta une contribution tardive et décisive à la discussion lorsqu'il remarqua que s'il y avait d'autres Noirs au sein du CCCS, eux aussi formeraient un groupe spécifique. Je ne crois cependant pas, en relisant *Women Take Issue*, que nous avons vraiment progressé dans la définition d'une problématique féministe propre. Nous sommes restées par trop prisonnières du dialogue avec le type particulier de marxisme qui dominait à l'époque au CCCS – prisonnières de l'autojustification. Les chapitres les plus réussis de l'ouvrage sont ceux qui anticipent de futurs résultats d'enquêtes empiriques, bien plus que les tentatives de théoriser la subordination des femmes à un niveau général. D'une certaine manière, le texte d'introduction, c'est-à-dire l'histoire de la genèse du livre, est devenu bien plus intéressant à mesure que l'historicité de ses préoccupations devenait plus évidente. Si on le lit symptomatiquement, parallèlement aux autres *Working Papers in Cultural Studies* et aux livres de Hutchinson, *Women Take Issue* exprime à la fois l'existence de sphères séparées et d'un dédoublement du travail féministe. Il y a très peu de recoupements, à ce stade, avec d'autres productions du CCCS. Le volume est aussi caractérisé par un système d'adresse profondément instable : il n'est pas clair du tout – je ne crois pas que ça l'était alors pour nous – de comprendre à qui il s'adresse. Au CCCS ? Au Mouvement de libération des femmes ? À la gauche ? Aux « femmes ordinaires » ?

Il y a eu bien d'autres livres depuis, et c'est aussi à cause d'eux que j'écris maintenant ce texte, et que Stuart peut livrer, tel qu'il l'a fait, son propre récit du féminisme à Birmingham. Nous nous considérons comme prenant part à la discussion pour savoir si les *cultural studies* étaient ceci ou cela. Ces échanges sont nécessaires. Il est peut-être vrai que parfois, seul le fait de claquer les portes permet de créer un silence dans lequel se faire entendre. Je n'en suis pas certaine. Mais il me paraît d'autant plus important de comprendre aujourd'hui ces divergences comme exprimant des différences de positionnement, plutôt que d'identité, aussi écrasant que puisse être le sentiment d'identités informant les débats. Ou, pour le dire autrement, d'affirmer que, quel que soit notre rapport à l'hybridité, qu'on l'embrasse ou non, exprimer les différences et refuser les

relations de pouvoir habituelles inhérentes à ces différences, peut, dans la pratique, se révéler très difficile.

Alors que je me penche sur ces histoires, il est possible que je paraisse avancer une thèse apparemment contradictoire. D'un côté, je semble – à l'encontre de certaines théories actuelles insistant sur le rôle de la subjectivité – mettre l'accent sur l'humanité des individus qui occupent et défendent des positions particulières. Quel que soit le degré de sophistication de nos théories des subjectivités fragmentées, c'est un fait que les gens se mettent en colère, qu'ils sont profondément blessés et bouleversés, parfois irrémédiablement, par certains arguments théoriques politiques. Peut-être tout particulièrement lorsque cela touche, qu'elle qu'en soit la manière, les questions d'identité – lorsqu'il n'y a pas d'égalité de statut, pas d'habitude partagée du désaccord, lorsqu'il n'y a pas – pour être culturellement spécifique – de tradition d'aller ensuite prendre un verre ensemble pour régler un désaccord de principe. Mais d'un autre côté, j'affirme aussi que la dette historique que les *cultural studies* doivent aux politiques identitaires n'est précisément que cela : une dette, aussi importante soit-elle, c'est-à-dire que les débats qui prennent les constructions identitaires des participant·e·s à la fois comme point de départ et d'arrivée ne peuvent que conduire à des disputes – à du bruit théorique. C'est dans ces contextes – et parce qu'il faut continuer à débattre au sujet du « ceci et cela » des *cultural studies* – que je pense que nous pouvons le plus utilement comprendre l'appel à la « courtoisie », par lequel Stuart répondait aux discussions soulevées par sa présentation lors du congrès dans l'Illinois sur laquelle je me suis concentrée ici.

Ces positions peuvent en effet paraître contradictoires – je ne pense pas qu'elles le sont –, mais cette tentative d'occuper une position si ténue, est peut-être justement l'une des choses que j'ai apprises à Birmingham.

*Traduction Anne Isabelle François et Patrick Farges
revue par Ginette Vincendeau et Charlotte Brunson*

Bibliographie

- Amos V., Parmar P. (1981), « Resistances and Responses : The Experiences of Black Girls in Britain », in A. McRobbie, T. McCabe (dir.), *Feminism for Girls*, Londres, Routledge, p. 129-48.
- Bland L. (1983), « Purity, Motherhood, Pleasure or Threat », in S. Cartledge, J. Ryan (dir.), *Sex and Love*, Londres, Women's Press, p. 8-29.
- Butcher Helen, Coward R., Evaristi M., Garber J., Harrison R., Winship J. (1974), « Images of Women in the Media », *Stencilled Occasional Paper 34*, Birmingham, Centre for Contemporary Cultural Studies.
- Brunson C. (dir.) (1986), *Films for Women*, Londres, British Film Institute.
- Brunson C. (2014), « On Being Made History », *Cultural Studies*, vol. 29, n° 1, p. 88-99.
- Carby H. (1982), « White Woman Listen : Black Feminism and the Boundaries of Sisterhood », in Centre for Contemporary Cultural Studies, *The Empire Strikes Back*, Londres, Hutchinson, p. 212-35.
- Carby H. (1987), *Reconstructing Womanhood*, Oxford, Oxford University Press.
- Centre for Contemporary Cultural Studies (1982), *The Empire Strikes Back*, Londres, Hutchinson.
- Coward R. (1983), *Patriarchal Precedents*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- Franklin S., Lury C., Stacey J. (dir.) (1991), *Off-Centre : Feminism and Cultural Studies*, Londres, Harper Collins.
- Garber J., McRobbie A. (1975), « Girls and Subcultures : An Exploration », *Working Papers in Cultural Studies* n° 7-8 (« Resistance Through Rituals »), p. 209-222.
- Hall S. (1990), « The Emergence of Cultural Studies and the Crisis in the Humanities », *October*, n° 53, p. 11-23.
- Hall S. (1992), « Cultural Studies and its Theoretical Legacies » in L. Grossberg, C. Nelson, P. Treichler (dir.), *Cultural Studies*, New York, Routledge, p. 277-286.
- Hall S. (2017), *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, édition établie par M. Cervulle, trad. de C. Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam.
- Hall S. (2017 [1990]), « L'émergence des *cultural studies* et la crise des humanités », in *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, édition établie par M. Cervulle, trad. de C. Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, p. 167-186.
- Hall S. (2017 [1992]), « Les *cultural studies* et leurs fondements théoriques », in *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, édition établie par M. Cervulle, traduit de C. Jaquet, Paris, Éditions Amsterdam, p. 49-69.
- Hall S., Critcher C., Jefferson T., Clarke J., Roberts B. (1978), *Policing the Crisis : 'Mugging', the State and Law and Order*, Londres, Basingstoke, Macmillan.

- Hobson D. (1982), *'Crossroads' : The Drama of a Soap Opera*, Londres, Methuen.
- McRobbie A. (1991), *Feminism and Youth Culture*, Basingstoke, Macmillan.
- McRobbie A., McCabe T. (dir.) (1981), *Feminism for Girls*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- Mort F. (1987), *Dangerous Sexualities*, Londres, Routledge & Kegan Paul.
- Parmar P. (1982), « Gender, Race and Class: Asian Women in Resistance », in Centre for Contemporary Cultural Studies, *The Empire Strikes Back*, Londres, Hutchinson, p. 236-75.
- Riley D. (1991), « A Short History of Some Preoccupations », in J. Butler, J. W. Scott (dir.), *Feminists Theorize the Political*, New York, Routledge, p. 121-128.
- Weedon C. (1987), *Feminist Practice and Poststructuralist Theory*, Oxford, Basil Blackwell,.
- Winship J. (1987), *Inside Women's Magazines*, Londres, Pandora.
- Women's Studies Group, CCCS (1978), *Women Take Issue*, Londres, Hutchinson.